NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

123 N° 4 Octobre-Décembre 2001

Edith Stein et la femme. Perspectives anthropologiques et spirituelles

Sophie BINGGELI

p. 583 - 602

https://www.nrt.be/fr/articles/edith-stein-et-la-femme-perspectives-anthropologiques-et-spirituelles-527

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

NRT 123 (2001) 583-602
S. Binggeli

Edith Stein et la femme. Perspectives anthropologiques et spirituelles

Les événements de ces dernières années ont propulsé Edith Stein dans la lumière vive de la scène internationale: béatification à Cologne en mai 1987, canonisation à Rome en octobre 1998 et nomination comme co-patronne de l'Europe avec Ste Brigitte de Suède et Ste Catherine de Sienne en octobre 1999. Juive ayant perdu la foi de ses pères et cherchant la vérité, phénoménologue à l'école de Husserl, catholique à l'écoute des Pères de l'Église, des théologiens et des spirituels, carmélite, martyre victime de l'idéologie nationale-socialiste, Edith Stein ne cesse d'adresser aux hommes de notre temps un message existentiel d'une actualité saisissante.

Dès le début de ma recherche[1], sa pensée sur la femme m'est apparue intéressante pour fonder une réflexion féministe sérieuse en quête de la spécificité anthropologique et spirituelle de la femme. Cette pensée dépasse les options ou les perspectives féministes au caractère souvent limité dans l'espace et dans le temps[2].

---

1. L'auteur a soutenu une thèse en Études Germaniques, intitulée *La femme chez Edith Stein. Une approche philosophique, théologique et littéraire* (Lyon, Univ. Lumière, 2000). Elle a traduit et publié des textes inédits d'Edith Stein dans Stein E., *Le secret de la Croix*, trad. S. Binggeli, prés. V. Aucante et S. Binggeli, Paris, Cerp/Parole et Silence, 1998. Elle collabore à la nouvelle édition scientifique de l'œuvre complète d'Edith Stein en allemand, *Edith Steins Gesamtausgabe,* qui a commencé de paraître en automne 2000 chez Herder à Freiburg, et devrait compter 24 volumes (citée désormais *ESGA)*. L'A. a, entre autres, écrit l'introduction au volume *Die Frau. Fragestellungen und Reflexionen*, Freiburg, Herder, 2000 *(=ESGA 13)*.

Voir aussi de Berranger O., «Edith Stein ou la 'chasteté des choses'», dans *NRT* 114 (1992) 533-557 et dans la bibliographie de ce numéro, «Autour d'Edith Stein», *infra* p. 638.

2. Lors de la conférence internationale de l'ONU sur la femme, à Pékin, en 1995, et du bilan qui suivit cinq ans plus tard (session extraordinaire de l'Assemblée générale de l'ONU sur les femmes à New York, «Pékin + 5»), de grandes différences apparurent entre pays riches et pays pauvres. Les premiers qui obéissaient à une sorte d'idéologie féministe, ne rejoignaient pas les problématiques réelles des pays pauvres, contrairement à la délégation vaticane, dans son souci de défendre la dignité personnelle de la femme.

Elle s'enracine cependant dans un terreau existentiel et en porte l'empreinte. Aussi, avant d'aborder quelques points principaux de cette pensée, il importe de rappeler brièvement qui est Edith Stein.

I. – Une femme de son temps

Sa vie est inséparable des communautés humaines auxquelles son histoire l'a liée: le peuple juif, le peuple allemand, l'Université, l'Église, le Carmel. Depuis la fin du XIXe siècle, sa famille juive bénéficie de l'émancipation accordée aux Juifs en Allemagne et est bien intégrée dans la société allemande et même prussienne. En témoigne l'arbre généalogique de la famille Stein: alors que les ancêtres ont des prénoms typiquement juifs, ceux des parents et des frères et sœurs d'Edith sont bien allemands. Existe-t-il un prénom plus allemand que Siegfried, le père d'Edith? — demande pertinemment un commentateur[3].

Edith, benjamine de onze enfants, naît le 12 octobre 1891 à Breslau en Prusse orientale[4]. La famille est déjà marquée par le deuil de quatre enfants morts en bas âge. Edith connaîtra à peine son père, puisque celui-ci décède alors qu'elle n'a pas deux ans. Sa mère qui est une femme profondément croyante, voit dans la naissance de cette dernière enfant le jour de la grande fête juive du Yom Kippour, un signe. «Je crois que cette coïncidence, plus que toute autre chose, a contribué à lui rendre particulièrement chère sa benjamine. Nos destins se trouvaient ainsi mêlés d'une façon spéciale», note Edith dans la *Vie d'une famille juive*[5]. Dans ce milieu libéral ouvert aux influences du monde, tous les frères et sœurs s'éloignent les uns après les autres de la foi des ancêtres, Edith à leur suite. La souffrance de la mère fut encore augmentée par les décisions d'Edith. «Je n'ai jamais pu faire comprendre à ma mère ni ma conversion, ni mon

---

3. SCHMIDBAUER R., «Familie und Jugendjahre Edith Steins», dans *Edith Stein. Leben. Philosophie. Vollendung: Abhandlungen des internationalen Edith-Stein-Symposiums Rolduc, 2-4/11/1990*, éd. L. ELDERS, Würzburg, Naumann, 1991, p. 45.

4. Ville aujourd'hui polonaise: Wrocław.

5. STEIN E., *Aus dem Leben einer jüdischen Familie. Das Leben Edith Steins: Kindheit und Jugend* (= *Edith Steins Werke VII*, ancienne édition des œuvres d'Edith Stein, citée désormais *ESW*), Druten / Freiburg, De Maas & Waler / Herder, ²1985 (édition complète — ¹1965), p. 42. Nous donnons notre propre traduction des textes d'Edith Stein.

entrée dans l'Ordre», écrit-elle dans une lettre, peu avant la mort de sa mère[6].

Grâce au travail acharné de la mère et des aînés, le commerce de bois prospère. Le moment venu, la mère qui dispose de revenus suffisants, permet à ses deux cadettes de faire des études universitaires — le monde universitaire s'étant ouvert depuis peu de temps aux femmes. Erna, sur le conseil d'un oncle pharmacien, choisit la médecine; Edith étonne tout le monde en s'orientant vers la philosophie et la psychologie. La jeune et brillante étudiante milite dans les organisations féministes: l'Association prussienne pour le droit de vote des femmes (elle réunit surtout des femmes socialistes), l'Association des étudiantes, etc. Des années plus tard, jetant un regard sur cette période d'effervescence, elle raconte:

> La question féministe nous passionnait toutes à l'époque. Parmi les étudiants, Hans était connu comme le loup blanc[7]; il s'engageait aussi radicalement que nous toutes en faveur de l'égalité complète des droits des femmes. Souvent, nous parlions du problème de la double profession. Erna et deux amies se demandaient si on ne devrait pas abandonner la profession à cause du mariage. Moi seule défendais avec acharnement l'idée que je ne sacrifierais à aucun prix ma profession. Si on nous avait alors prédit l'avenir! Les trois autres se sont mariées et ont pourtant gardé leur profession. Moi seule ne me suis pas mariée; j'ai choisi une forme de lien pour lequel j'allais sacrifier avec joie toute autre profession (*ESW VII*, 96).

Ces années de militantisme seront brutalement interrompues par la catastrophe de la première Guerre mondiale. Auparavant, Edith a quitté Breslau. En effet, elle est déçue par la psychologie, «science» qui, à son avis, se trouve «encore dans les langes de l'enfance» (*ESW VII*, 190)[8]. Sur le conseil d'un ami, elle rejoint Göttingen où enseigne Edmond Husserl, le fondateur du mouvement phénoménologique.

> À Göttingen, on ne fait que philosopher — jour et nuit, pendant le repas et dans la rue, partout. On ne parle que de «phénomènes» (*ESW VII*, 186-187).

---

6. STEIN E., *Selbstbildnis in Briefen. Zweiter Teil. 1933-1942* (= *ESGA 3*), Freiburg, Herder, 2000. Lettre M.P. Brüning, 19.7.1936, p. 214-215. — Rosa Stein, une sœur aînée qui suit Edith sur le chemin de la foi catholique, attendra la mort de la maman pour recevoir le baptême.

7. Hans Biberstein est le futur mari d'Erna Stein, sœur d'Edith.

8. William Stern, alors professeur à Breslau, lui propose, en vue d'un doctorat en psychologie, de «travailler sur le développement de la pensée de l'enfant grâce à des méthodes par questionnements» (*ESW VII*, 190).

Husserl s'étonne que cette nouvelle étudiante ait lu les *Recherches Logiques*, œuvre difficile qui l'a rendu célèbre dans le monde de la philosophie. En 1916, il est appelé à Fribourg-en-Brisgau. Edith est sa première étudiante à soutenir sa thèse de doctorat — sur l'empathie[9] — en cette ville. Elle passe brillamment cette épreuve et devient pour quelque temps son assistante. Mais quelle n'est pas sa déception lorsqu'elle se rend compte que Husserl est incapable de collaborer avec une femme…

Edith traverse alors une grave crise. Nombre de ses amis étudiants meurent sur le front. Elle-même s'enrôle pour quelques mois dans un hôpital militaire, en Moravie. Là, pour la première fois, elle côtoie la mort de près. «Globalement, il n'y a que deux choses capables de captiver mon attention: la curiosité de voir ce qui sortira de l'Europe et l'espérance d'accomplir quelque chose pour la philosophie», écrit-elle dans une lettre à un ami polonais, le 6 juillet 1917[10]. Les deux seront déçues. Que reste-t-il de l'Europe à la fin de la guerre, sinon «un immense monceau de ruines», devant lequel on reste «indécis», «comme ivre»[11]? Qu'attendre du côté de la philosophie? Son échec auprès de Husserl rend difficile les tentatives pour obtenir l'habilitation à enseigner à l'Université. Fribourg, Göttingen, Breslau, Kiel, Hambourg, partout et jusqu'à la veille de son entrée au Carmel en 1933, Edith essuie des refus: elle est femme, elle est juive.

Passée au creuset de l'épreuve, Edith cherche la vérité — la vérité sur l'homme[12]. Événements, lectures et rencontres la disposent au bouleversement de l'été 1921 provoqué par la lecture de la *Vie* de Thérèse d'Avila, la réformatrice du Carmel. À propos de ce livre, elle écrit dans une recension, en 1938:

> En dehors des *Confessions* de saint Augustin, il n'y aucun livre dans la littérature mondiale qui porte comme celui-ci ce cachet de vérité, qui illumine si impitoyablement les replis les plus cachés de sa propre âme et donne un témoignage si bouleversant des «miséricordes de Dieu»[13].

---

9. STEIN E., *Zum Problem der Einfühlung*.

10. STEIN E., *Briefe an Roman Ingarden. 1917-1938* (=*ESW XIV*), lettre du 6.7.1917, Freiburg, Herder, 1991, p. 58.

11. *ESW XIV*, 107-108, lettre du 29.10.1918.

12. Le thème de la personne humaine est présent dans presque toutes ses œuvres.

13. STEIN E., «Neue Bücher über die hl. Teresia von Jesus», dans *Ganzheitliches Leben. Schriften zur religiösen Bildung* (=*ESW XII*), Freiburg, Herder, 1990, p. 191.

«C'est la vérité», aurait-elle dit en refermant le livre. Quelque six mois plus tard, le 1er janvier 1922, Edith reçoit le baptême dans l'Église catholique.

Pendant près de dix ans, elle occupe un poste de professeur de littérature allemande et d'histoire dans un lycée tenu par des dominicaines à Spire. Elle découvre peu à peu l'héritage catholique: sa prière en vivant aux côtés des dominicaines de Spire, sa liturgie en fréquentant l'abbaye bénédictine de Beuron et son enseignement grâce au jésuite Erich Przywara. Elle traduit en allemand des textes de Newman et de Thomas d'Aquin. Elle est invitée, comme intellectuelle catholique, à s'exprimer devant des publics variés allant de l'Église locale au monde universitaire, en passant par les mouvements de femmes catholiques, sans oublier les mass média (journaux, radio). Elle aborde divers sujets occupant l'actualité, et le plus souvent en lien avec l'éducation et la femme. Dans un monde en pleine mutation, elle déplore l'immaturité civique et politique du peuple allemand. Elle-même en sera la victime.

1933, Hitler accède au pouvoir; les premières lois antijuives touchent la fonction publique. Le 14 octobre de la même année, Edith franchit le seuil du carmel de Cologne et reçoit le nom de Sr Thérèse Bénédicte de la Croix. — 9-10 novembre 1938, «nuit de cristal»: dans toute l'Allemagne ont lieu des arrestations, 191 synagogues sont incendiées, 7500 magasins juifs et autres établissements pillés. Le 31 décembre de la même année, Edith rejoint le Carmel d'Echt en Hollande. — 10-15 mai 1940, la Hollande, la Belgique et le Luxembourg sont envahis par l'armée allemande et capitulent. Le 20 janvier 1942, la conférence nazie de Wannsee, réunie à Berlin, met au point la «solution finale» de la question juive. Le dimanche 26 juillet 1942, la lettre de protestation des évêques de Hollande contre les déportations massives des Juifs est lue en chaire dans les églises de Hollande. Le dimanche suivant, le 2 août, Edith et sa sœur Rosa, devenue elle aussi catholique, sont arrêtées par les nazis, ainsi que de nombreux moines et moniales d'origine juive. Une semaine plus tard, probablement le 9 août 1942, toutes deux disparaissent au camp d'Auschwitz — filles d'Israël, filles de l'Église.

II. – Au fil des questions…

Toute femme «porte en elle quelque chose de l'héritage d'Ève et doit chercher le chemin [qui mène] d'Ève à Marie» (*ESGA 13*,

106). Cette phrase a été prononcée lors d'un cycle de (quatre) conférences donné à Zurich en janvier 1932 et intitulé «La vie chrétienne de la femme». En se penchant sur l'«héritage d'Ève», Edith rencontre une série de questions décisives sur la femme. Ces questions s'inscrivent dans un contexte précis. Depuis la fin du XIXe siècle, les mouvements féministes ont œuvré pour que les femmes reçoivent une formation convenable (et non pas seulement superficielle) et puissent participer, au même titre que les hommes, aux choix politiques de leur pays. La Constitution de Weimar, en 1919, a exaucé pratiquement toutes ces revendications. Les femmes ont fait une entrée décisive dans le monde du travail et discrète sur la scène politique. Or, tous ces milieux sont marqués par des siècles de «gouvernement» masculin; les femmes n'ont pas été préparées à les intégrer, ni les hommes à accueillir les femmes.

Dans le monde catholique, un certain nombre de questions surgissent et sont relevées par Edith: «une activité professionnelle de la femme en dehors de la maison» ne s'oppose-t-elle pas «à l'ordre de la nature et de la grâce» (*ESGA 13*, 73)? Devrait-on «réclamer une répartition des professions d'après l'ordre naturel, de telle sorte que certaines professions soient réservées aux hommes et d'autres aux femmes (quelques-unes pouvant éventuellement rester ouvertes aux deux)» (*ESGA 13*, 75)? Parmi les professions correspondant à la nature de la femme sont classées les professions de médecin, infirmière, institutrice, éducatrice, employée de maison, les «professions sociales modernes» de l'époque, certaines professions de la science touchant «à ce qui est concret, personnel et vivant», comme les sciences humaines, bref, des professions qui nécessitent l'«attitude d'âme» de «l'épouse et de la mère» (*ESGA 13*, 22).

Dans le débat, Edith prend position entre les tenants de la tradition et les partisans de la modernité. L'accès illimité des femmes à toutes les professions ne peut à son avis être considéré comme une victoire que s'il respecte non seulement l'individualité, mais aussi la féminité de la femme. Elle constate d'une part que «la transformation de la vie économique dans le courant du XIXe siècle» a «tellement simplifié la vie du foyer», que celui-ci n'offre plus «un champ suffisant pour l'actualisation *(Betätigung)* de toutes les forces féminines» (*ESGA 13*, 94). D'autre part, la crise économique des années trente a rendu nécessaire «l'activité lucrative» de la plupart des femmes, provenant de «toutes les couches» de la société (*ESGA 13*, 132). Une situation nouvelle est apparue: nombre de personnes exercent des professions qui ne correspondent pas à leur nature.

> Il ne reste plus qu'à faire surgir ce qu'il y a de meilleur dans la situation donnée: d'un côté, satisfaire aux exigences objectives de la profession, de l'autre, ne pas nier ni laisser dépérir sa propre nature, mais, dans le cercle où l'on est placé, la faire servir pour le bien de l'ensemble[14].

Il importe dès lors d'assurer à la femme une formation telle que, dans n'importe quel milieu de travail, dans n'importe quelle situation, aussi déshumanisante soit-elle, elle demeure «femme». Elle doit pouvoir exercer son métier «d'une façon authentiquement féminine», «former autrement la vie professionnelle par sa particularité féminine» (*ESGA 13*, 23) et «peut-être même transformer une profession 'masculine' en [profession] 'féminine'» (*ESGA 13*, 3).

Ne nous attendons pas à trouver chez Edith un traité sur la femme. Les genres littéraires utilisés — les conférences, cours, émission de radio et articles produits principalement entre 1928 et 1933, d'une part, et les études diverses, méditations, poèmes et drames datant surtout de la période carmélitaine, d'autre part — l'interdisent. D'allure fragmentaire et inachevé, son discours offre des intuitions et des affirmations fortes sur la femme dont le caractère apodictique peut pourtant masquer la pertinence philosophique et théologique. Pour pallier cette difficulté, j'ai choisi dans ma thèse de rapprocher les textes sur la femme d'autres textes théoriques plus précis et plus explicites du point de vue philosophique et théologique, comme par exemple le cours sur «la constitution de la personne humaine» donné dans un institut catholique de pédagogie à Münster, en 1932-1933[15], et *Être fini et être éternel* (1936)[16]. C'est sur cet arrière-fond que la pensée d'Edith sur la femme apparaît dans toute sa force. Cette méthode a permis de départager les propos univoques liés à un contexte socioculturel dépassé des intuitions philosophiques et théologiques fondamentales. Par ailleurs, l'étude de textes lyriques, la plupart composés au Carmel, non seulement illustrait de façon concrète cette pensée, mais offrait également un exemple remarquable de la propre maternité spirituelle d'Edith[17].

---

14. STEIN E., «Beruf des Mannes und der Frau nach Natur- und Gnadenordnung (1931)», dans *ESGA 13*, 76. Cette situation exige «une mesure élevée de maturité personnelle et la bonne volonté inconditionnelle de s'accommoder de toute situation et de donner le meilleur de soi» (*ESGA 13*, 76).

15. STEIN E., *Der Aufbau der menschlichen Person* (=*ESW XVI*), Freiburg, Herder, 1994.

16. STEIN E., *Endliches und Ewiges Sein. Versuch eines Aufstiegs zum Sinn des Seins* (=*ESW II*), Louvain / Freiburg, Nauwelaerts / Herder, 1950.

17. En particulier à l'égard du peuple juif, «peuple toujours chassé et écrasé, et qui pourtant ne peut pas mourir…», comme il est écrit dans le dialogue entre

Trois questions vont guider la suite de l'exposé: la première, «de principe», concerne la spécificité de la nature féminine[18], la seconde le statut de la différence sexuelle et la troisième la différence entre homme et femme dans la vie consacrée.

III. – «La question de principe»

«La question de principe de toutes les questions sur la femme» est la suivante (*ESGA 13*, 152): y a-t-il une «espèce 'femme'» (*ESGA 13*, 129)? Ainsi formulée, cette question ne peut manquer de surprendre, de même que celles qui portent sur «l'essence de la femme» (*ESGA 13*, 106)[19], la «nature de la femme»[20] et «*l'*âme de la femme» (*ESGA 13*, 80)[21]. Au-delà du vocabulaire tributaire d'une époque et du contexte limité qui l'a suscitée, elle vise la spécificité de la femme.

La conviction d'Edith est que «l'espèce humaine se déploie dans une double espèce 'homme' et 'femme', que l'essence de l'être humain s'exprime doublement, qu'ici et là ne doivent manquer aucun trait» de l'essence humaine, «et que la constitution d'ensemble montre une empreinte *(Prägung)* spécifique» (*ESGA 13*, 167). Au fondement de cette affirmation se trouve le principe anthropologique selon lequel l'homme et la femme partagent à égalité la «nature humaine commune» et disposent des mêmes forces corporelles, sensibles et spirituelles[22]. Dans la réalité cependant, «la mesure et le rapport de ces forces entre elles» sont «très différents suivant les individus, et aussi spécifiquement différents chez l'homme et la femme» (*ESGA 13*, 86).

> Ce n'est pas seulement le corps qui est bâti différemment, ni les fonctions physiologiques singulières qui sont différentes, mais toute la vie du corps est autre, le rapport de l'âme et du corps est autre et, au plan de l'âme le rapport de l'esprit à la sensibilité, de même que le rapport des forces spirituelles entre elles (*ESGA 13*, 167).

Esther et la mère prieure, «Nächtliche Zwiesprache», dans *Verborgenes Leben. Hagiographische Essays, Meditationen, geistliche Texte* (=*ESW XI*), Druten / Freiburg, De Maas & Waler / Herder, 1987, v. 97-98.

18. STEIN E., «Probleme der neueren Mädchenbildung (1932)», dans *ESGA 13*, 151.

19. Cf. STEIN E., *Die Frau. Ihre Aufgabe nach Natur und Gnade* (=*ESW V*), Louvain / Freiburg, Nauwelaerts / Herder, 1959, p. 67, 99, etc.

20. STEIN E., «Grundlagen der Frauenbildung (1930)», dans *ESGA 13*, 33. Cf. *ESW V*, 67, 109, etc.

21. Cf. *ESW V*, 52, 67, 79, etc.

22. STEIN E., «Das Ethos der Frauenberufe (1930)», dans *ESGA 13*, 18.

Dans l'anthropologie steinienne inspirée de la phénoménologie et de la philosophie aristotélico-thomiste, le corps manifeste l'âme — le visible l'invisible, l'extérieur l'intérieur[23]. Edith compare comment se vit le rapport de l'âme et du corps chez la femme et chez l'homme.

> Il me semble que l'âme de la femme vit plus fortement et est présente dans toutes les parties du corps; elle est saisie intérieurement par ce qui arrive à celui-ci, alors que chez l'homme, le corps a davantage le caractère d'instrument, lui servant pour son agir, ce qui implique un certain éloignement (*ESGA 13*, 86).

La nature de la femme paraît marquée par le «processus» de la maternité dans lequel «corps et âme» entrent pour ainsi dire en «correspondance» et «reçoivent une formation et une empreinte» particulières (*ESGA 13*, 181). La mère qui porte en elle un enfant et prend conscience de la présence de ce nouvel être en elle, se trouve dans un rapport «en général plus intime *(inniger)*» et plus unifié au corps (*ESGA 13*, 86).

> Le devoir d'accueillir en soi un être vivant en devenir et en croissance, de l'abriter et de le nourrir conditionne une certaine concentration sur soi-même. Le processus mystérieux de formation d'une nouvelle créature dans l'organisme est une unité si intime du corps et de l'âme que l'on comprend bien que cette unité marque de son empreinte l'ensemble de la nature féminine (*ESGA 13*, 86)[24].

On peut déduire de ces affirmations d'Edith que la réalisation différenciée de l'équilibre des forces chez l'homme et chez la femme dépend de la finalité principale de leur nature; chez la femme, cette finalité est la maternité. Cette finalité doit être comprise dans un sens philosophique, et non dans un quelconque sens idéologique réducteur[25]. Elle oriente tout l'être de la femme, corps et âme.

> Devenir ce qu'elle devrait être, laisser croître jusqu'au développement le plus parfait possible l'humanité qui sommeille en elle selon

---

23. La pensée d'Edith unit plusieurs approches: l'approche phénoménologique étudie l'homme dans son unité irréductible, corps et âme, expérimentée par le «je»; la philosophie aristotélico-thomiste, avec les couples puissance et acte, matière et forme, être et essence, etc., saisit la personne dans l'élan du devenir. L'approche théologique de St Augustin et l'approche mystique de Ste Thérèse d'Avila, elles, manifestent la dynamique du «je» attiré vers l'intériorité la plus profonde de l'âme où il découvre Dieu.

24. Cf. *ESGA 13*, 116.

25. Qu'il soit biologique, physiologique, psychologique, sociologique, culturel ou autre.

> l'empreinte particulière qui est déposée en celle-ci. La laisser croître dans l'union amoureuse qui déclenche ce processus de croissance et, en même temps, susciter et provoquer cette croissance en d'autres jusqu'à la perfection, tel est le désir féminin le plus profond, qui peut surgir sous les formes les plus variées de travestissement, et même de déformation et de dégradation (*ESGA 13*, 85)[26].

Dans ses textes sur la femme, Edith distingue trois puissances dans l'âme humaine: l'intelligence, le *Gemüt* — terme difficile à traduire en français: cœur… — et la volonté[27]; elle attribue au *Gemüt* un rôle particulièrement important chez la femme, alors que l'intelligence semble dominer chez l'homme. Le *Gemüt* est une puissance aux facettes multiples... Situé entre l'intelligence et la volonté, il a un rôle stratégique dans l'unification de l'agir humain. Il se trouve pour ainsi dire à la racine du corps et de l'âme... Le *Gemüt* désigne «l'intériorité» et «la profondeur» de la personne humaine (*ESW XVI*, 161). Là, celle-ci «reçoit intérieurement» ce qui est saisi «avec les sens et l'intelligence», et «prend position, au minimum avec de l'enthousiasme ou de l'indignation», poussant la volonté à agir (*ESW XVI*, 161 [227]).

Le *Gemüt*, «centre de l'âme féminine» (*ESGA 13*, 92), apparaît comme la faculté maternelle par excellence: «capacité d'adaptation» (*ESGA 13*, 75), capacité «d'écouter silencieusement la nature»[28], de saisir «l'étant dans sa totalité et sa particularité» — selon sa valeur propre —, «dons d'intuition actuels pour l'être étranger et pour les besoins étrangers»[29], sens particulier pour découvrir le «*trésor* caché qui repose dans toute âme humaine» (*ESGA 13*, 35). Bref, il est le siège de l'«amour» grâce auquel la mère ou l'épouse «pressent quelque chose» du «mystère de l'être» de son enfant ou de son conjoint (*ESW II*¸ 465)[30].

---

26. Edith a pris trois exemples de femme dans la littérature, Ingunn chez S. Undset, Nora chez H. Ibsen et Iphigénie de Goethe. Elle trouve en elles «un trait commun essentiel: un besoin de donner de l'amour et de recevoir de l'amour, et un désir d'être élevée à partir du cercle étroit de son être-là présent effectif à un être et un agir plus élevé» (*ESGA 13*, 85).

27. Dans une étude de jeunesse, Edith étudie les «Actes du *Gemüt*» («Gemütsakte», dans *Beiträge zur philosophischen Begründung der Psychologie und der Geisteswissenschaften*, Tübingen, Niemeyer, [2]1970 [[1]1922], p. 141-149). Le *Gemüt* a une place importante dans les textes sur la femme, entre 1928 et 1933. Dans *Être fini et être éternel*, le terme disparaît, mais non la réalité.

28. STEIN E., «Mütterliche Erziehungskunst (1932)», dans *ESGA 13*, 117.

29. STEIN E., «Die Bestimmung der Frau (1931)», dans *ESGA 13*, 49.

30. Le cœur féminin est décrit comme le siège de l'amour serviteur — «un cœur pour toutes les détresses et besoins étrangers» (*ESGA 13*, 28). «L'âme de la femme doit être *vaste* et ouverte pour tout ce qui est humain; elle doit être

IV. – La différence sexuelle relève-t-elle de la nécessité ou du hasard[31]?

Cette problématique est aujourd'hui encore au fondement ou en arrière-fond de nombreuses discussions féministes. Edith résume le débat de la façon suivante: si «les particularités propres à l'homme et à la femme sont spécifiques», les «différences» entre l'homme et la femme font alors partie du donné humain de départ et sont indépendantes de la formation reçue (*ESW XVI*, 175). Si tel n'est pas le cas, ces différences sont le «résultat de la formation sociale» (*ESW XVI*, 175). L'enjeu est capital, puisque suivant la réponse apportée, on fera dépendre la différence sexuelle entre homme et femme du donné naturel de départ ou de l'apport socioculturel (éducation, société, etc.).

Pour Edith, le principe anthropologique fondamental est que «personne ne peut faire de soi quelque chose qu'il n'est pas par nature» (*ESGA 13*, 33)[32]. L'être humain vient au monde avec un donné naturel qui lui impose des limites; comme pour tout être vivant, ce donné est soumis de façon essentielle au processus de croissance.

> L'homme *(Mensch)* est *homme* dès sa naissance, avec tout ce qui appartient à l'être-homme... Cela implique aussi qu'il possède d'abord en puissance la plupart des éléments qui appartiennent à son être-homme, et que ce n'est que peu à peu qu'il se développe en les actualisant (*ESW XVI*, 174)[33].

Edith applique ce principe à la différence sexuelle entre homme et femme:

> L'humanité se présente dans une double configuration, masculine et féminine; les individus appartiennent dès leur naissance à l'une ou l'autre «espèce partielle» (si nous pouvons ainsi les nommer). La particularité masculine et [la particularité] féminine sont quelque chose qui se développe jusqu'à l'actualisation seulement au cours de

---

silencieuse de peur que la tempête n'éteigne la faible étincelle; elle doit être *chaleureuse*, pour que les tendres germes ne gèlent pas; elle doit être *claire* de peur que dans les coins et les replis obscurs, la vermine ne se cache; elle doit être *recueillie en elle-même*, pour que les irruptions de l'extérieur ne mettent pas en danger la vie à l'intérieur; elle doit être *vide d'elle-même* afin qu'une vie étrangère trouve place en elle; enfin elle doit être *maîtresse d'elle-même* et aussi de son corps, pour que toute sa personnalité se dispose à servir au moindre appel» (*ESGA 13*, 34).

31. Cf. *ESW V*, 135; *ESW XVI*, 95.
32. Cf. *ESW XII*, 35, 116, etc.
33. Cf. *ESW XII*, 52, 55.

> la vie. Cela a lieu sous l'influence de l'environnement; à chaque stade ultérieur de développement, nous rencontrons ce que l'on désigne par «type masculin et féminin»; [il s'agit] en fait [d']un type social dans lequel il est très difficile de discerner ce «qui est conditionné par l'environnement» et ce qui se trouve de «spécifique», à la base de toute formation sociale (*ESW XVI*, 175).

Moyennant le couple acte et puissance et la notion de type social, Edith peut apporter une réponse nuancée, faisant droit au donné naturel de départ (la particularité masculine ou féminine soumise à un développement ultérieur) et à l'influence exercée par l'environnement, qui conditionne son développement.

D'un point de vue méthodologique, l'approche philosophique se complète chez Edith d'une approche théologique et d'une étude attentive des textes bibliques. Il n'est pas question pour elle de chercher dans l'Écriture une explication scientifique, mais d'ouvrir la réflexion aux questions que pose la Révélation.

> La parole de l'Écriture ne s'occupe en général pas des nécessités et des possibilités d'essence[34], mais elle relate des événements et donne des indications pratiques… Le récit de la création... ne demande pas: la différence sexuelle relève-t-elle de la nécessité ou du hasard? Il dit: «Dieu créa l'homme à son image. Homme et femme il les créa»[35]. Le fait de l'unité et le fait de la différence sont exprimés. Mais c'est une parole lapidaire qui exige une explication (*ESGA 13*, 164).

Edith cherche cette explication à plusieurs reprises, en commentant les premiers chapitres de la *Genèse* sur la création de l'homme et de la femme.

> Dieu a créé l'être humain, *homme et femme*. Dans l'œuvre de la rédemption à nouveau, nous voyons la nouvelle Ève aux côtés du nouvel Adam... L'image de l'humanité parfaite est présentée aux yeux de l'humanité pécheresse dans une double configuration: le *Christ* et *Marie*. Ce fait me paraît être la preuve la plus forte selon laquelle la différence des sexes n'est pas une déficience de la nature qui pourrait et devrait être surmontée, mais qu'elle a une signification positive et une signification pour l'éternité (*ESW XII*, 220-221).

Quelle est la «signification positive», la «signification pour l'éternité» de la différence sexuelle?

---

34. C'est le travail de la philosophie (phénoménologie) de «scruter les nécessités et les possibilités d'essence» (*ESW V*, 134), c'est-à-dire les déterminations (nécessaires) permettant d'intuitionner l'essence d'une réalité.

35. Gn 1,27.

> Puisqu'il [Dieu] ne plaça pas l'être humain dans le monde comme une [espèce] simple mais comme une double espèce, ainsi à côté d'un [sens] commun, un sens différent doit aussi revenir à leur existence. Tous deux sont formés à l'image de Dieu... Aussi la manière masculine et [la manière] féminine représenteront d'une façon différente l'archétype divin (*ESGA 13*, 105).

Dans ce passage, deux plans sont à discerner: d'une part, le sens qui revient en commun à la création de l'homme et de la femme ensemble, d'autre part, le sens propre à la création de la femme. Le principe ontologique général est que «toute chose porte en soi» «son mystère et renvoie au-delà d'elle-même» (*ESW II*, 229), «toute créature a son sens propre», qui est «sa manière particulière d'être image de l'essence divine» (*ESGA 13*, 175-176)[36].

La création de l'homme et de la femme renvoie au mystère de Dieu «*Trinité*» et «Amour»[37]. En effet, «l'amour ne peut pas exister entre moins que deux» personnes (*ESGA 13*, 59). Edith s'interroge à propos de Gn 2,18: «N'était-ce pas justement pour cela qu'il n'est 'pas bon' que l'un soit seul, parce que le sens le plus élevé de l'être spirituel et personnel est l'amour mutuel et l'union en un, dans l'amour, d'une pluralité de personnes?» (*ESW II*, 470). La création complémentaire de l'homme et de la femme signifie la dimension spirituelle la plus élevée de la personne humaine comme être de communion et d'amour.

> Les âmes humaines peuvent de par leur [caractère] spirituel libre s'ouvrir l'une à l'autre et s'accueillir l'une l'autre dans le don amoureux (*ESW II*, 470).

V. – «Y a-t-il une différence pour l'homme et la femme» dans «l'appel de Dieu»[38]?

Edith, qui avait étudié la différence entre homme et femme sur le plan social, politique et culturel, poursuit son enquête dans le domaine surnaturel. Elle discerne comme «substance de la vie consacrée» «la remise parfaite *(vollkommen)* de la personne tout entière» à Dieu (*ESGA 13*, 104).

> Dans la mesure où elle [la substance de la vie religieuse] est don *aimant* et remise à Dieu Amour, et en même temps chemin vers

36. Cette conception n'est pas éloignée de la notion de symbole.
37. Cf. *ESW V*, 20.
38. *ESGA 13*, 76. Cf. *ESW V*, 198.

> l'achèvement *(Vollendung)* de son propre être, elle représente l'accomplissement le plus élevé de toute aspiration féminine, de la finalité *(Bestimmung)* de la femme; plus exactement: l'accomplissement le plus élevé de l'être humain, seulement senti plus vivement et désiré plus immédiatement par la femme selon sa nature spécifique (*ESGA 13*, 104).

Ainsi donc, la vie consacrée qui est substantiellement la même pour l'homme et la femme, correspond davantage à la nature de la femme et à sa finalité maternelle. Le «besoin de donner de l'amour et de recevoir de l'amour» propre à la femme y trouve un milieu particulièrement propice (*ESGA 13*, 85).

Dans la vie consacrée, Edith distingue pourtant «une différence essentielle» entre l'homme et la femme: la «question difficile et très controversée de la *prêtrise de la femme*»… (*ESGA 13*, 76)[39]. Elle examine (rapidement) le développement de la question depuis le Christ jusqu'à son époque. Elle s'appuie pour cela sur l'approche historico-juridique d'une juriste suisse dont l'exactitude devrait être vérifiée — mais ce n'est pas mon propos ici[40]. Dans l'Évangile, le Seigneur accepte de femmes des «services spontanés d'amour» (*ESGA 13*, 76). Et s'il s'entoure de ses disciples et des femmes, il ne confère cependant pas à celles-ci la prêtrise, «pas même à sa mère, commente Edith, la reine des apôtres», «élevée au-dessus de toute l'humanité par sa perfection humaine et la plénitude de grâce» (*ESGA 13*, 76). Dans la première Église, les femmes sont très présentes, dans des fonctions caritatives et apostoliques, par la confession de leur foi et leur martyre, par la «virginité liturgique consacrée» et «le diaconat des femmes» (*ESGA 13*, 76-77). Or, en ces premiers temps non plus, l'Église «n'a pas introduit la prêtrise de la femme» (*ESGA 13*, 77). La situation semble s'être ensuite détériorée, puisque les femmes ont été bannies de presque toutes les fonctions officielles. Ce qui apparaît déterminant à l'époque d'Edith, c'est d'une part le «grand besoin de forces féminines» dans le travail caritatif et social, d'autre part, du côté des femmes, «des tentatives pour rendre à cette activité [caritative…] le caractère d'un ministère ecclésial consacré» (*ESGA 13*, 77). «Et il se peut qu'un jour, on exauce ce désir», affirme Edith; «que cela constitue le premier pas

39. À ma connaissance, Edith revient au moins trois fois sur la question de la prêtrise de la femme. Cf. *ESGA 13*, 103-105, 110, 178-179.

40. Borsinger H.V., *Rechtstellung der Frau in der katholischen Kirche*, Leipzig, Noske, 1930.

sur le chemin conduisant finalement à la prêtrise de la femme, c'est la question» (*ESGA 13*, 77).

Ce qu'elle déduit de ce bref état de la question ne manque pas, à mon avis, d'intérêt, et je voudrais citer la conclusion en son entier.

> *Dogmatiquement*, il me semble que rien ne puisse se dresser sur le chemin qui [conduirait à la prêtrise de la femme et] interdirait à l'Église d'introduire une telle nouveauté encore sans précédent (*ESGA 13*, 77).

J'interromps la lecture du texte pour faire une remarque: lorsque les commentateurs citent cette phrase hors de son contexte, on peut être presque sûr qu'ils récupèrent la pensée d'Edith dans un discours qui lui est étranger. La question a connu, durant ces dernières années, une évolution doctrinale et dogmatique[41]. Ce qui était indécis au temps d'Edith ne l'est plus aujourd'hui compte tenu de ces développements. Je poursuis:

> Que cela soit à conseiller pratiquement, il y a plusieurs motifs pour et contre. *Contre* parle l'ensemble de la tradition depuis les premiers temps *(Urzeiten)* jusqu'à aujourd'hui, et à mon sens, encore plus que cela, le fait mystérieux que je soulignais déjà auparavant: le Christ est venu sur terre comme *fils* de l'homme (*Menschen*sohn); première créature sur terre créée parfaitement à l'image de Dieu, il était un homme *(Mann)*. Cela me semble indiquer qu'il voulait établir comme ses représentants officiels sur terre seulement des hommes. Mais, de même qu'il s'est lié à *une femme* comme à aucune autre créature sur terre, qu'il l'a créée à son image comme aucune autre personne avant et après, qu'il lui a donné de toute éternité une place dans l'Église comme à personne d'autre[42], ainsi a-t-il appelé à toutes les époques des femmes pour l'union la plus intime avec lui, pour proclamer son amour, annoncer sa volonté à

41. Je mentionne les textes principaux: CONGRÉGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, «Déclaration sur la question de l'admission des femmes au sacerdoce ministériel» (= «*Inter insigniores*», 28.1.1977), dans *Doc. Cath.* 1714 (74, 1977) 158-164. JEAN-PAUL II, «Sur l'ordination sacerdotale exclusivement réservée aux hommes» (= «*Ordinatio sacerdotalis*», 30.5.1994), dans *Doc. Cath.* 2096 (91, 1994) 551-552. Ce texte était accompagné de la «Note de présentation de la Lettre apostolique *Ordinatio sacerdotalis*», dans *Id.* 553. CONGRÉGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, «Réponse à un doute sur la doctrine de la Lettre apostolique *Ordinatio sacerdotalis*» (18.11.1995), dans *Doc. Cath.* 2128 (92, 1995) 1079-1081.

42. Il s'agit bien entendu de Marie. Pendant sa retraite de préparation à la profession perpétuelle qui a lieu du 10 au 21 avril 1938, Edith contemple Marie au côté de son Fils durant les jours saints: lors de la dernière cène, le jeudi saint, au pied de la Croix, le vendredi, dans la solitude du samedi saint et dans l'allégresse de Pâques (cf. STEIN E., *Le secret de la Croix* [cité *supra*, n. 1], p. 62-75).

> des rois et à des papes, préparer le chemin de sa seigneurie dans les cœurs des hommes *(Mensch)*. Il ne peut y avoir une vocation plus élevée que celle de *sponsa Christi* [épouse du Christ], et quiconque voit ce chemin s'ouvrir n'en exigera pas d'autre (*ESGA 13*, 77).

Deux remarques s'imposent. Premièrement, alors qu'Edith avait annoncé des arguments «pour» et «contre» un processus qui conduirait à la prêtrise des femmes, elle n'en cite aucun «pour», ni nulle part ailleurs à ma connaissance. On ne peut penser que ce soit par crainte de choquer son public, car elle n'a pas hésité à exprimer plus haut son avis d'un point de vue dogmatique. Mais, et c'est ma deuxième remarque, la question relève pour elle de la compréhension dans la foi du mystère chrétien en son essence, c'est-à-dire de la souveraine liberté de Dieu qui préside à l'histoire du salut, depuis la création jusqu'à la fin des temps, en passant par l'incarnation et la rédemption. Les raisons qu'elle avance «contre» s'enracinent de façon ultime dans une perspective théologale.

Y a-t-il «une différence de principe entre la consécration de la femme en *sponsa Christi* et la consécration de l'homme en représentant du Christ dans l'état sacerdotal et religieux»? — demande encore Edith (*ESGA 13*, 110).

> Je crois que là où la remise de soi au Seigneur s'accomplit purement et complètement, l'amour sponsal de l'âme doit être au fondement chez l'homme comme chez la femme (*ESGA 13*, 110).

Cette attitude sponsale dépend du progrès «dans la vie intérieure» (*ESGA 13*, 110). Or,

> Le prêtre… a le devoir de délaisser d'une certaine façon toujours et à nouveau le commerce confiant avec le Seigneur pour à sa place enseigner, juger et combattre. Et il est humainement compréhensible que l'attitude sponsale s'estompe [chez lui], alors qu'elle devrait être conservée pour que l'intervention en faveur du Seigneur se fasse véritablement dans son esprit (*ESGA 13*, 110).

Ce danger réel qui guette le prêtre fournit à Edith «un indice pour le fait mystérieux que Dieu n'a pas appelé des femmes à la prêtrise…» (*ESGA 13*, 110). Plutôt qu'une punition pour le rejet de la volonté divine venu d'abord d'une femme — Ève, elle discerne là «un privilège particulier de la grâce»: «le Seigneur veut que l'épouse» qui lui est consacrée ne le quitte jamais, que toute sa puissance d'action dans le royaume ne résulte pas «de la force conférée par un ministère», mais de son «union amoureuse avec lui» (*ESGA 13*, 110). Cette union sponsale vécue par l'épouse du Christ est l'«image de la communion d'amour la plus intime» que

le Seigneur ait jamais contractée avec quelqu'un, celle qui l'unit à sa mère (*ESGA 13*, 110).

> Il [le Seigneur] fait du prêtre son représentant et se laisse voir lui-même… en lui. En Marie, nous ne voyons pas le Seigneur, mais nous la voyons elle-même toujours aux côtés du Seigneur. Son service est un service qu'elle accomplit immédiatement pour lui, intercession auprès de lui en faveur des hommes, dispensation de la grâce reçue de sa main pour les hommes. Elle ne représente pas le Seigneur, mais le seconde. Sa place ressemble à celle d'Ève aux côtés du premier Adam (*ESGA 13*, 178).

Edith a écrit des pages remarquables sur la correspondance entre les mystères de la création et de l'incarnation (rédemption), sur la présence de deux couples à ces moments-clés de l'histoire du salut et sur le rôle de la femme dans le combat spirituel[43].

Nous avons maintenant assez d'éléments pour esquisser le sens revenant à la création de la femme aux côtés de l'homme. Dans l'amour présent selon toute sa pureté en Marie et de façon imparfaite dans le cœur de toute femme, oui, «dans cette féminité» définie comme «amour serviteur», n'y a-t-il pas «une image particulière de la divinité»? — demande Edith.

> L'amour serviteur est *consolation* qui vient en aide à toutes les créatures, les conduit à la perfection. Tel est le titre donné à l'Esprit Saint. Ainsi pourrions-nous voir dans l'Esprit de Dieu répandu sur toute créature l'archétype de l'être féminin (*ESGA 13*, 178).

L'Esprit Saint est à l'œuvre «dans toutes les œuvres féminines d'amour et de miséricorde» (*ESGA 13*, 106). Il y a comme une «parenté naturelle entre le cœur féminin et le cœur divin» (*ESW XII*, 123)[44]. À cette parenté s'ajoute la dimension symbolique: dans le mariage et la virginité, la femme est «symbole de la mystérieuse union *(Verbindung)*» «que le Christ a contractée avec son Église, avec l'humanité rachetée»[45]. La virginité, qui, de l'avis d'Edith, est «un mystère encore plus profond» que le mariage,

---

43. Cf. notre article «Edith Stein, co-patronne de l'Europe: vers une spiritualité de la femme», dans *Vie consacrée* (juillet-août 2001) 236-251.

44. «La vie divine est amour, amour débordant, expansif, qui se donne librement: amour qui se penche avec miséricorde sur tout être nécessiteux; amour qui soigne ce qui est malade et éveille à la vie ce qui est mort; amour qui protège et garde, nourrit, enseigne et forme; amour qui est en deuil avec les affligés et dans la joie avec ceux qui se réjouissent; qui est au service de tout être pour qu'il devienne ce pour quoi le Père l'a déterminé; en un mot: l'amour du cœur divin» (*ESGA 13*, 25).

45. STEIN E., «Aufgabe der Frau als Führerin der Jugend zur Kirche (1932)», dans *ESGA 13*, 219.

n'est pas seulement le «symbole» (visible), comme dans le mariage, de «l'union sponsale avec le Christ», mais la «participation» réelle à l'union sponsale du Christ avec l'Église[46]. Marie en est «le symbole le plus parfait» (*ESGA 13*, 212): par la virginité «librement choisie» (*ESGA 13*, 178), elle a consacré «tout son cœur et toutes les forces du corps, de l'âme et de l'esprit au service de Dieu dans un don sans partage»[47].

> Dieu T'a donné Son Fils et T'a créée pour l'union la plus intime avec Lui. Quand Son regard repose avec un plaisir intime sur le Fils aimé, Il T'embrasse dans le même regard, Toi qui es son image fidèle, inséparable de Lui. Le *Logos* est entré dans l'union personnelle la plus grande avec Toi et a versé en Toi la plénitude de l'Esprit qui est la sienne. Tu es ainsi pleine de l'Esprit Saint et préparée par Lui à la maternité divine[48].

Contempler Marie dans sa relation intime à Dieu Trinité donne de percevoir le sens plénier revenant à la création de la femme.

Concluons…

Essayer de «comprendre pleinement le dessein de Dieu sur la femme»…, voilà ce à quoi nous invite la nomination des trois copatronnes de l'Europe[49]. L'enjeu est de taille, puisque, comme l'écrit Edith, «seule la particularité masculine *et* féminine développée dans toute sa pureté produit la plus grande ressemblance avec Dieu et la plus forte pénétration de l'ensemble de la vie terrestre par la vie divine» (*ESGA 13*, 29).

Edith Stein, Ste Thérèse-Bénédicte de la Croix, a exploré «la richesse de la féminité et la mission de la femme du point de vue humain et religieux» en des textes variés[50]. Ces «pages» «vraiment pénétrantes» tirent leur force de l'acuité de l'exigence intellectuelle et du sens profond du mystère dont fait preuve leur auteur[51]. Mais c'est surtout par le témoignage existentiel qui s'y

---

46. STEIN E., «Kreuzerhebung. 14.9.1941», dans *ESW XI*, 136.
47. STEIN E., «Zur ersten hl. Profeß von Schwester Mirjam von der kleinen hl. Teresia. 16. Juli 1940», dans *ESW XI*, 140.
48. STEIN E., *Le secret de la Croix*… (cité *supra*, n. 1), p. 64.
49. JEAN-PAUL II, *Lettre apostolique en forme de «motu proprio» pour la proclamation de Sainte Brigitte de Suède, Sainte Catherine de Sienne et Sainte Thérèse-Bénédicte de la Croix, co-patronnes de l'Europe*, Rome, Éd. vaticanes, 1999, n° 3.
50. *Idem*, n° 8.
51. *Ibid*.

reflète, qu'elles emportent notre conviction. «Son cri se mêla à celui de toutes les victimes» de l'«épouvantable tragédie» de la Shoah, «s'unissant en même temps au cri du Christ, qui assure à la souffrance humaine une fécondité mystérieuse et durable»[52].

> Le monde est en feu. Est-ce qu'il ne te presse pas de l'éteindre? … Rends ton cœur libre…, alors se déversera dans ton cœur le flot de l'amour divin, qui débordera et deviendra fécond jusqu'aux limites de la terre. Entends-tu le gémissement des blessés sur les champs de bataille à l'ouest et à l'est? Tu n'es pas médecin, ni infirmière, et tu ne peux pas soigner toutes les blessures. Tu es enfermée dans ta cellule et tu ne peux pas les rejoindre. Entends-tu le cri anxieux des mourants? Tu aimerais être prêtre et les assister. Est-ce que la plainte des veuves et des orphelins ne t'émeut pas? Tu aimerais être un ange de consolation et les aider. Regarde en haut vers le Crucifié. Si tu lui es unie sponsalement…, alors *son* sang précieux est le *tien*. Unie à lui, tu es comme lui omniprésente. Ce n'est pas ici ou là que tu peux venir en aide, comme le médecin, l'infirmière, le prêtre. Tu peux être sur tous les fronts, en tous les lieux de détresse par la force de la Croix; partout, ton amour miséricordieux te porte, l'amour du cœur divin, partout, il fait jaillir son sang précieux — calmant, soignant, sauvant.
>
> Les yeux du Crucifié se posent sur toi — ils interrogent, mettent à l'épreuve. Veux-tu sérieusement conclure une nouvelle fois l'alliance avec le Crucifié? Que lui répondras-tu? «Seigneur, où irions-nous? Toi seul as les paroles de la vie éternelle»[53].

B-1040 Bruxelles Sophie BINGGELI
Rue Charles Debuck, 30
sobinggeli@hotmail.com

Sommaire. — La pensée d'Edith Stein (1891-1942) sur la femme croît dans un terreau existentiel remarquable. Avec sa riche expérience, elle répond à diverses questions posées par les femmes dans l'Allemagne de la première moitié du XXe siècle. (1) La question fondamentale concerne la spécificité de la nature de la femme. À la finalité maternelle correspond une faculté typique: le *«Gemüt»* ou «cœur». (2) La différence sexuelle relève-t-elle de la nécessité ou du hasard? Celle-ci est un donné de la nature soumis à la croissance; de plus, elle a une «signification positive», «pour l'éternité». (3) La différence entre homme et femme pose dans la vie consacrée la «question difficile et très controversée de la prêtrise de la femme». Edith Stein trouve des indices de réponse en comparant la consécration de la femme en *sponsa Christi* et

52. *Idem*, n° 9.
53. STEIN E., «Kreuzerhöhung. 14.9.1939. Ave Crux, Spes unica», dans *ESW XI* , 126.

celle de l'homme en représentant du Christ dans le sacerdoce, en considérant le mystère de la virginité, en contemplant Marie et Dieu Amour. Toutes ces intuitions d'Edith Stein viennent heureusement féconder une réflexion féministe en quête d'une anthropologie et d'une spiritualité de la femme.

Summary. — Edith Stein (1891-1942) has been led to discuss various questions which have faced German women in the first half of the twentieth century. The most fundamental of those questions concerns the specificity of womanhood. Its maternal finality rests on a typical faculty: the *Gemüt* (heart). Is sexual difference merely accidental? Sexual difference is a natural fact which is subjected to growth and which is endowed with a positive significance, bound to last for all eternity. The difference between man and woman raises the much debated question of the access of women to priesthood. Edith Stein proposes a comparison between woman's consecration as *sponsa Christi* and man's consecration as Christ's representative in the priesthood, a consideration of the mystery of virginity, a contemplation of Mary and of God-Love. These various intuitions are apt to foster a feminist reflexion in search of an anthropology and a spirituality of women.